

**Ruines et passions urbaines**  
**Hébert, Gutsche, Miller, Hausmann**

Christine Palmiéri

Number 182, January–February 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17876ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Palmiéri, C. (2002). Ruines et passions urbaines : Hébert, Gutsche, Miller, Hausmann. *Spirale*, (182), 55–56.

# RUINES ET PASSIONS URBAINES

## HÉBERT, GUTSCHE, MILLER, HAUSMANN

**L**A VILLE vue de loin se reflète comme un mirage. Elle flotte dans l'imaginaire avec ses dômes et ses cheminées d'où se dégage la chaleur urbaine. En vue rapprochée, grâce au zoom des appareils photo, elle devient un antre inquiétant qui couve ses propres ruines. La magie des lieux offre ainsi, au proche comme au lointain, une source infinie de points de vue où l'obscur et le lumineux déjouent tour à tour le regard, enveloppant les silhouettes d'un voile qui engloutit leur identité dans ses multiples plis. Ombre fuyante, l'être humain cherche à faire corps avec la ville pour mieux la posséder ou se l'approprier, puis à la fuir ou à la désertir pour mieux la rêver et l'imaginer.

### Utopies urbaines

La cité d'Utop de François Hébert est une ville sans fond. Elle flotte à travers les temps, s'édifiant brique par brique dans l'hybridité architecturale que toute grande ville connaît au cours de son histoire. Ces métamorphoses à répétition, symptômes des multiples cultures qui l'habitent et la traversent, font de la cité d'Utop « une inachevable arche de Noé de l'urbanité qui tend à embrasser toutes les genèses historiques et à accueillir tous les futurs », écrit François Hébert. Arche flottante, elle se laisse transporter métaphoriquement par une horde d'éléphants qui la déposent tantôt sur des surfaces miroitantes, où elle se mire narcissiquement dans sa splendeur passée, tantôt dans les sables mouvants d'un désert lointain où elle semble remonter le temps, jusqu'à sa source depuis longtemps enterrée. Elle apparaît alors comme sortie des sables ou des eaux de la genèse du monde, telle Vénus surgissant nue de l'écume. Des voix millénaires semblent s'échapper de ses multiples embrasures, arches, portiques, ogives de toutes sortes qui la percent de toutes parts. La cité d'Utop est une ville ouverte à tous vents, à tous les temps, au tout venant qui souhaite s'y reposer dans les jardins démesurés qui l'ornent ou bien œuvrer dans les innombrables chantiers de construction qui l'encombrent.

Les échafaudages agglutinés aux façades où s'activent les ouvriers laissent entrevoir une image « dentelée, animée de labeurs », écrit l'artiste. Il y voit les mille artisans bâtissant méticuleusement la forme urbaine, maçons, jardiniers, ramoneurs, poseurs de tuiles, etc. Il est le fondateur d'Utop, l'anti-monarque, qui proclame en posant la première pierre « l'instauration parlementaire du Parlementhêâtre,

seule instance habilitée à sanctionner non pas des personnes, mais les gestes accomplis au nom du peuple par l'entremise de l'État, dont les officiers ont pour fonction exclusive de contribuer et de veiller à la réalisation des projets collectifs des Utopiens, adoptés au suffrage universel par le dit

Parlementhêâtre ». Maître de la fiction, il est l'esclave de son imaginaire : il se confond avec les mille artisans de sa Cité, roulant la terre de ses propres mains, cuisant chaque brique, découpant les schistes et les micas pour tapisser le sol de gigantesques mosaïques, à l'image des



Out of the Box : St-Ambroise de D. Hausmann, 1999

DR

foules hybrides qui déambulent dans ses fables et dans ses mythes.

La démarche poétique et politique de l'artiste, architecte des ruines et des rêves, révèle la double relation qu'il entretient avec la ville, comme *maître* et comme *ouvrier*. Il forge et il gouverne, commande et obéit, selon une dualité où l'identité de la ville et la sienne même évoluent sans cesse, transportées qu'elles sont par les éléphants sacrés d'un imaginaire qu'engendre l'utopie urbaine où se fantasmait l'obscur désir d'habiter et d'être habité.

## Vitrines, parkings et autres non-lieux

Acceptant l'invitation lancée au voyageur par le maître d'Utop, arpentons maintenant les rues des villes qui nous abritent, où l'on veut tout voir, tout dévorer des yeux, tout consommer par le regard, scrutant l'endroit et l'envers de nos décors quotidiens, où l'on se mire comme dans une vitrine, y apercevant son propre reflet dans celui de la ville. Les photos de Clara Gutsche jouent ce double jeu de miroir, qui amalgame sur la surface brillante d'une même image les désirs et les rêves, objets de luxe ou jouets anodins, selon des perspectives qui s'ouvrent à l'infini dans le miroitement des vitrines de Paris. L'artiste aplatit sur une même surface les motifs et les lieux du désir, les reflets et les objets offerts au regard désireux de participer au grand jeu de la ville qui se présente ainsi impudiquement dans l'écrin des vitrines. C'est là, face aux façades miroitantes, que le sujet construit son image, choisissant telle ou telle apparence, vêtements, accessoires ou autres, dans lesquels il dévoilera son identité. La série de photos de vitrines réalisée à Paris par Clara Gutsche s'ouvre comme autant de fenêtres sur le monde qu'on habite et qui d'une certaine façon nous habille, nous maquille, nous travestit en acteurs imaginaires de cet étrange théâtre urbain que représentent pour nous les devantures spectaculaires des boutiques et magasins.

Mais comme toute façade a son revers, les villes ont leurs arrières-cours, leurs terrains vagues, leurs *no man's land*, ces places qui n'en sont pas, ces lieux de désolation où il n'y a rien à voir ni rien qui nous arrête. Dans cet anonymat, David Miller capte le cycle effrayant qui nous rappelle notre humaine condition dans ce qu'elle a de plus vulnérable : la vie et la mort des lieux, la mise au monde et la mise en ruine de l'espace urbain, dans l'équilibre précaire de son identité toujours en chantier, entre construction et démolition, restauration et déconstruction. Il pointe son viseur là où convergent des lignes verticales et horizontales qui sous-tendent les structures architecturales dans leur mouvement de balancier entre ce qui s'élève et ce qui tombe, se construit et se

détruit, captant les angles droits où le précaire lui-même se solidifie. Ainsi les verticales des grands murs aveugles maculés de fiente et de pluie s'assoient en angle droit sur les tracés à demi effacés des *parking lots* dévastés et inondés de flaques d'eau. Ailleurs, dans un souci d'équilibre, Miller met en valeur les échafaudages grâce auxquels la ville s'élève vers le ciel, sous l'éclat de matériaux neufs où on dirait qu'elle renaît ; mais ces échafaudages de métal ne cachent-ils pas autre chose, que la ville garde pour elle comme un secret ?



*Out of the Box* : RSI de D. Hausmann, 1999

DR

## Interstices, enclaves et autres lieux-dits

C'est là que D. Hausmann intervient. Il se faufile avec quelques comparses entre les planches qui murent le côté sombre et inquiétant des villes, où se terrent les bâtiments qu'on a condamnés, abandonnés à leur sort. Ces lieux refoulés menacent quiconque s'aventure à les épier dans leur très lente agonie. Le photographe, lui, brave le danger, avide de saisir les derniers moments du passage du temps sur ces architectures maudites, qui exhalent encore l'odeur de sudation des ouvriers se débattant dans la graisse, l'encre ou le caoutchouc liquide ou empilant à l'infini des boîtes de carton pleines d'objets ou de nourriture. Lui et ses modèles, nus, dans des lieux tout aussi nus, se laissent emporter par le drame urbain qui met leur corps en scène dans un théâtre déserté, habité par les seules forces menaçantes du passé. Tour à tour, ils glissent, agiles comme des animaux, dans ces

immenses cages où leurs prédécesseurs perdaient jour après jour leur identité, hurlant contre les murs de l'enfer industriel leur haine et leur colère. Leurs mouvements brusques effacent l'image de leur corps, transfiguré en spectres, en démons qui se jettent contre la brique, le ciment décrépit, les poutres vermoulues, le métal rouillé, le verre coupant. Parmi les gravats, les planches sculptées par la vermine ou la moisissure et les lambeaux de tôle ondulée, ils courent, dansent, s'accroupissent, grimpent sur les murs érodés, se cachent dans les coffres éventrés, traquent les rayons de lumière, se terrent dans l'ombre, jaillissent des trous noirs, endiablés et conquérants, vainqueurs de leurs propres peurs provoquées par tous ces antres et tous ces bas-fonds, ces ruines d'une histoire qui est toujours la nôtre, celle que nous sommes en train de faire et de défaire, celle d'une société en éternelle reconstruction, qui cherche à oublier le passé pour ne plus vivre que son présent en voie de décomposition.

Hausmann fait ressortir les strates du temps en exacerbant les détails du lieu, ne laissant rien échapper à ses lentilles et ses objectifs. Aucun rebut ne se dérobe à l'œil de l'artiste, qui fouille les ruines comme son passé. Il fixe les murs qui pèlent, sous les croûtes et les cloques de leur léprosité. Il fige, parmi les textures irisées, les tuyaux qui traversent l'espace comme des artères encore vivantes. Il creuse les perspectives en accentuant les entrecroisements de poutres qui approfondissent le vide, lui donnant une ampleur telle que les corps, presque toujours centrés, y révèlent leur petitesse ou leur fragilité, des miettes de réel dans un néant omniprésent. Il recherche le clair-obscur, qui dramatise les scènes, leur conférant un mystère pareil à celui que créent les peintres flamands. La récurrence des compositions où se convulsent, au centre de l'œuvre, les figures nues torturées par la passion, le désir et la douleur, la souffrance et la jouissance indémêlées, n'est pas sans évoquer l'univers pictural de Francis Bacon et de Vladimir Velickovic, dans lequel on trouve cette même obsession d'une lutte inéluctable entre l'être humain et son milieu, naturel ou urbain, où les gestes de possession et de dépossession qui agitent les corps au cœur du vide ou du trop-plein révèlent avec force que notre présent et notre avenir sont aussi fragiles que notre passé.

Auteurs et témoins de l'histoire de la Cité, ces artistes affrontent la double nature des lieux urbains, clairs et obscurs, utopiques et eschatologiques, révélant de la sorte leurs propres passions face aux vertiges du temps et de l'espace que la ville crée dès lors qu'on cherche à en capter l'indiscernable identité.

**CHRISTINE PALMIÉRI**